



HAL
open science

Voltaire contre la coterie holbachique

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Voltaire contre la coterie holbachique. Laura Nicolì. The Great Protector of Wits. Baron D'Holbach and His Time, Brill, pp.218-234, 2022, 978-90-04-43576-0. hal-04252692

HAL Id: hal-04252692

<https://hal.science/hal-04252692>

Submitted on 26 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

The Great Protector of Wits

Baron D'Holbach and His Time

Edited by

Laura Nicolì



BRILL

LEIDEN | BOSTON

Contents

Acknowledgements	IX
List of Illustrations	X
Abbreviations	XI
Notes on Contributors	XIII

Introduction	1
<i>Laura Nicolì</i>	

PART 1

Holbach: Philosopher and Philosophe

1	Holbach's Skepticism	21
	<i>Alan Charles Kors</i>	
2	The Concept of Natural Order in the <i>Système de la Nature</i>	39
	<i>Brunello Lotti</i>	
3	An Empire of Lies: Holbach on Vanity and Philosophy	56
	<i>Enrico Galvagni</i>	

PART 2

Holbach: Strategist of the Enlightenment

4	Holbach traducteur, stratège et philosophe	77
	<i>Mladen Kozul</i>	
5	The Role of Prophecies: Baron D'Holbach as a Translator of Anthony Collins	87
	<i>Jacopo Agnesina</i>	

- 6 D'Holbach and the "Spirit of Judaism" 103
Gianni Paganini
- 7 The Absent Guest: D'Holbach's Strategic Use of Voltaire's Texts 116
Ruggero Sciuto

PART 3

Holbach: Encyclopédiste

- 8 La critique religieuse du baron d'Holbach dans l'*Encyclopédie* : une approche méthodique 137
Alain Sandrier
- 9 L'autre d'Holbach : l'encyclopédiste traducteur de chimie et d'histoire naturelle 149
Mélanie Éphrème

PART 4

Holbach and His Time

- 10 How Many Atheists at D'Holbach's Table? 173
Emilio Mazza and Gianluca Mori
- 11 D'Holbach et Diderot : une amitié plus que philosophique 202
Paolo Quintili
- 12 Voltaire contre la coterie holbachique 218
Gerhardt Stenger
- 13 D'Holbach, les cercles holbachiques et la circulation de la littérature philosophique clandestine 235
Maria Susana Seguin
- 14 Who Are D'Holbach's Readers? 253
Nicholas Cronk

PART 5

Holbach and Revolutionary Consciousnesses

- 15 D'Holbach's Political and Social Thought: The Democratic "Revolution"
in Western Values Prior to 1789 275
Jonathan Israel
- 16 D'Holbach's Legacy in the Russian Empire and the Soviet Union 300
Iryna Mykhailova
- Index Nominum 331

Voltaire contre la coterie holbachique

Gerhardt Stenger

Voltaire n'a jamais su la paternité des ouvrages du baron d'Holbach, qu'il ne connaissait longtemps que de nom¹ ; ce n'est qu'à la veille de sa mort qu'une rencontre entre les deux hommes eut lieu². En revanche, il a lu et commenté les principaux ouvrages du baron, en particulier *Le Christianisme dévoilé*, le *Système de la nature* et *Le Bon sens*. Il a condamné la philosophie de d'Holbach, le matérialisme athée³, l'athéisme bien plus que le matérialisme, car Voltaire rejetait comme d'Holbach le dualisme ontologique et l'idée de création⁴. Digne héritier de la littérature philosophique clandestine, il a mis très tôt en avant l'unité de l'homme sentant et pensant et affirmé, contre son maître à penser Newton, que la matière était « capable de mille propriétés »⁵, parmi lesquelles toutes celles que nous prenons à tort pour les manifestations d'une prétendue substance spirituelle. C'est surtout la question de l'athéisme qui séparait les deux philosophes, non pas pour des raisons de *foi* – Voltaire avait tout sauf la foi religieuse – mais à cause d'un simple calcul de probabilité :

- 1 Voltaire aurait pu rencontrer d'Holbach à Paris avant son départ pour la Prusse en juin 1750, mais d'Holbach, qui venait tout juste de s'installer à Paris en 1749, n'avait pas encore commencé ses activités littéraires à cette date. Ayant rencontré Diderot peu après sa sortie de prison, la collaboration du baron à l'*Encyclopédie* ne débuta qu'avec le tome II paru en 1752, où il fait l'objet d'une présentation flatteuse dans l'avertissement. En 1760, Voltaire espère en vain la visite du baron aux Délices (*Corr.*, D8702) ; en juillet 1766, il l'invite à constituer avec d'autres philosophes une colonie à Clèves (*Corr.*, D13476). Toutes les citations ont été modernisées.
- 2 La visite que d'Holbach rendit à Voltaire est relatée par Naigeon dans le *Journal de Paris* du 9 février 1789 : « Lorsque Voltaire revint à Paris en 1778, M. d'Holbach voulut le voir et contempler de près le grand homme qui avait produit tant de chefs-d'œuvre en tout genre. On l'annonça à Voltaire, qui alla au-devant de lui, et lui dit, avec cette vivacité qu'il mettait à tout ce qui l'intéressait, *je suis charmé, Monsieur, de vous voir ; il y a longtemps que je vous connais de réputation : vous êtes un des hommes dont j'ai le plus désiré l'estime et l'amitié* ».
- 3 Voltaire ne critique jamais le matérialisme en tant que tel, mais ce qu'il connaît de la philosophie de ses principaux représentants, Diderot, La Mettrie, d'Holbach, etc., ces « athées modernes » qu'il désigne généralement sous les noms de Lucrèce, Straton, Diagoras, Archytas, etc.
- 4 Voir Gerhardt Stenger. « Le matérialisme de Voltaire ». In B. Fink et G. Stenger, éd., *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné*. Paris : PUF, 1999, 275–285.
- 5 *Lettre sur M. Locke* (première version de la XIII^e *Lettre philosophique*), in Voltaire. *Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu*. Éd. G. Stenger. Paris : Flammarion, 2006, 286.

après mûre réflexion, Voltaire considérait que l'existence d'un Être suprême était plus probable que sa non-existence, tout simplement parce qu'il lui semblait plus vraisemblable que le monde fût le produit – plus tard il dira l'émanation – d'un être intelligent et supérieur que de la combinaison fortuite des molécules. S'y ajoutèrent, mais bien plus tard, des considérations purement utilitaires : Voltaire estimait, en accord avec presque tous les philosophes de son époque, que la société serait vouée à l'anarchie et à la tyrannie des plus forts sans la croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur. Avec la publication du *Christianisme dévoilé* en 1766, l'athéisme commença à faire entendre sa voix, et Voltaire s'opposa vivement à la diffusion d'un courant de pensée qu'il jugeait dangereux. D'où les incessantes attaques contre l'athéisme entre 1767 et 1771, qui culmina en 1770 avec la brochure *Dieu. Réponse au Système de la nature*. Sentant peut-être qu'il était allé trop loin dans cette lutte fratricide, il a ensuite voulu tenter un rapprochement avec les frères de la « coterie holbachique » qui, de leur côté, avaient depuis longtemps pris leurs distances avec le patriarche de Ferney. Les frontières entre les camps du déisme et du matérialisme athée étant désormais fixées, cette ultime tentative de réconciliation avec les « messieurs du système de la nature »⁶ entreprise par Voltaire est largement passée inaperçue, du moins jusqu'à une époque récente. En effet, une lecture attentive des derniers écrits du philosophe fait apparaître que ceux-ci ne révèlent pas tant « un Voltaire effrayé des idées subversives de Diderot, d'Holbach et de La Mettrie »⁷ qu'un Voltaire conscient des nombreux accords qui existaient entre son postulat d'un « principe d'action » anonyme et lointain, et l'athéisme des « frères parisiens ».

Au milieu des années 1760, les Lumières connaissent leur apogée et un nouveau départ. Au moment même où Voltaire publie sa troisième édition du *Dictionnaire philosophique*, sa grande sœur, l'*Encyclopédie*, se termine grâce à l'obstination de Diderot et au travail infatigable du chevalier de Jaucourt ; les dix derniers volumes de « discours » commencent à être distribués au début de l'année 1766. Le dernier volume contient l'un des articles les plus subversifs du dictionnaire, l'article UNITAIRES du jeune Jacques-André Naigeon, une recrue de dernière minute qui deviendra le confident de Diderot et l'un des membres les plus actifs de l'officine holbachique. Athée et matérialiste, Naigeon y expose, écrit Ann Thomson, « les fondements de l'athéisme et du matérialisme développés pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle [...] ». L'article apparaît ainsi comme le coup d'envoi de la campagne athée orchestrée

6 Lettre à A.-J. Mignon du 17 mars 1775 (*Corr.*, D19373).

7 Jacques Van den Heuvel. *Voltaire dans ses contes. De « Micromégas » à « L'Ingénu »*. Paris : Armand Colin, 1967, 326.

par d'Holbach »⁸. Mais Voltaire apparemment n'y voit que du feu. Il va immédiatement exploiter le brûlot de Naigeon, d'abord dans *L'Examen important de milord Bolingbroke*, puis dans plusieurs articles et additions de la quatrième édition du *Dictionnaire philosophique*⁹. Fait intéressant, cette quatrième édition, publiée en 1767, contient trois morceaux attribués à « feu M. Boulanger » : une addition à l'article « Baptême » et les articles « Julien le philosophe » et « Pêché originel ». Voltaire s'est visiblement souvenu que *Le Christianisme dévoilé*, qui venait de paraître, avait été attribué à Boulanger.

Mais Naigeon n'a pas seulement été recruté par Diderot pour écrire l'article UNITAIRES ; à peu près au même moment, il est devenu le collaborateur de d'Holbach pour seconder le baron dans sa grande offensive antireligieuse après son retour d'Angleterre (1765). À eux deux, avec le concours occasionnel de Damilaville et d'autres bonnes mains, ils éditent des manuscrits clandestins de la première moitié du siècle comme la *Lettre de Thrasybule à Leucippe* (1765), *L'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne* (1766) ou *Le Militaire philosophe* (1768), traduisent et publient des ouvrages antichrétiens anglais comme les livres de Collins, de Toland, de Hobbes, d'Annet, etc., sans parler des ouvrages originaux de d'Holbach comme *Le Christianisme dévoilé*, les *Lettres à Eugénie*, la *Théologie portative*, *La Contagion sacrée* et, bien sûr, le *Système de la nature*, qui couronnera en 1770 leur travail de sappe¹⁰. À cette intense activité éditoriale de la coterie holbachique s'ajoute celle de Voltaire qui sort, à partir de 1764, l'artillerie lourde de Ferney : pendant dix ans au moins, de la première édition du *Dictionnaire philosophique* aux *Questions sur l'Encyclopédie* (1770–1772), Voltaire inonde le marché de plusieurs dizaines de titres, des textes nombreux et fort divers, subversifs à souhait, dont la liste complète donne le tournis. Ce que Voltaire ne sait pas, c'est qu'au même moment, d'Holbach prépare le *Système de la nature*, Helvétius *De l'homme*, et Diderot *Le Rêve de d'Alembert* : l'athéisme est en marche !

En 1765, Étienne-Noël Damilaville, ami commun de Voltaire et des « frères parisiens », lui rend visite à Ferney à l'instigation de Diderot où il tente en vain de convertir le patriarche au matérialisme athée. « Je lui soutenais qu'il y avait

8 Ann Thomson. « L'article 'Unitaires' de l'*Encyclopédie* ». In M. Leca-Tsiomis et A. Sandrier, éd., *Diderot, l'Encyclopédie & autres études. Sillages de Jacques Proust*. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2010, 119–128 : 123.

9 Voir Gerhardt Stenger. « Le socinianisme dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ». In C. Van Staen, éd., *Rousseau et les Lumières. Mélanges à la mémoire de Raymond Trousson (1936–2013)*. Paris : Honoré Champion, 2016, 205–224.

10 Voir Alain Sandrier. *Le Style philosophique du baron d'Holbach. Conditions et contraintes du prosélytisme athée en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*. Paris : Honoré Champion, 2004, 548–550.

dans la nature intelligence et matière, il me niait intelligence, et nous étions bons amis », se souviendra-t-il sept ans plus tard dans une lettre à Diderot¹¹. Les relations cordiales entre Voltaire et les frères ne tarderont pourtant pas à se tendre. Cela commence par la publication du *Christianisme dévoilé* dont Voltaire ignore l'auteur. Fait probablement unique dans la bibliothèque du philosophe : Voltaire en a possédé au moins six exemplaires dont trois portent des annotations dans les marges du texte : deux d'entre eux se trouvent dans sa bibliothèque conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg¹², le troisième à la British Library à Londres¹³. Voltaire y déplore les faiblesses du livre, ses longueurs, ses déclamations vagues et ses « bavarderies »¹⁴. Rompu à l'histoire des religions des peuples anciens autant qu'à celle du peuple juif et des chrétiens, il critique de nombreux passages où il repère des inexactitudes ou des erreurs, mais est également attentif à des arguments originaux de l'auteur anonyme qu'il commente d'un « neuf et fort »¹⁵. Mais Voltaire se rebiffe lorsqu'il croit lire entre les lignes que les religions sont inutiles : « Pourquoi ôter aux hommes le frein de la crainte de la divinité ? Tous les philosophes excepté les épicuriens ont dit qu'il faut être juste pour plaire à Dieu », écrit-il sur un de ses exemplaires¹⁶. Malgré ce jugement globalement peu favorable, peut-on dire avec René Pomeau que « Voltaire n'aime pas du tout cette 'impiété dévoilée' »¹⁷ ? Il est permis d'en douter. Au mois de septembre 1766, Voltaire informe Damilaville d'un nouveau livre « de feu M. Boulanger », ajoutant : « Ce Boulanger pétrissait une pâte que tous les estomacs ne pourraient pas digérer. Il y a quelques endroits où la pâte est un peu aigre ; mais en général son pain est ferme et nourrissant [...]. Mes compliments à l'auteur voilé du *Dévoilé*. Je l'embrasse mille fois. Écr.[asez] l'inf.[âme] »¹⁸. Les critiques de Voltaire à l'encontre du *Christianisme dévoilé* portent soit sur le style, soit sur des détails d'érudition, rien ou presque sur le fond, bien au contraire : dans les *Lettres à Son Altesse Monseigneur le prince de **** (1767), Voltaire excusera les négligences de l'auteur anonyme, « un philosophe audacieux, qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux »¹⁹. Malheureusement, son imagination, remuée par tant de crimes des chrétiens, l'a porté jusqu'à rejeter la

11 Lettre à Diderot du 13 mai 1772 (*Corr.*, D17749).

12 Ils portent respectivement les numéros 1649 et 1620.

13 C.28.k.3.

14 *OCV*, 139 (2011), 422–432.

15 *Ibid.*, 427.

16 *OCV*, 145 (2019), 262.

17 *La Religion de Voltaire*. Paris : Nizet, 1969, 395.

18 Lettre à Damilaville du 24 septembre 1766 (*Corr.*, D13585).

19 In *Mélanges*. Éd. J. Van den Heuvel. Paris : Gallimard, 1961, 1257.

religion tout court. « Fatale erreur », s'exclame Voltaire, car « nul prétexte ne peut justifier l'athéisme »²⁰. Dans une lettre écrite à une correspondante fin 1766, le jugement de Voltaire sera encore plus sévère : *Le Christianisme dévoilé*, lui confie-t-il, « est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme que je déteste »²¹. On est en droit de mettre au compte de l'exagération cette condamnation radicale de l'athéisme, surtout si l'on sait que Voltaire répond aussi à ceux qui, dans l'entourage de la dame, lui attribuent le livre. « Il est assez douloureux pour moi, Madame, se plaint-il, que la malignité, et la légèreté [...] m'imputent continuellement des ouvrages capables de perdre ceux qu'on en soupçonne ». Voltaire écrit ces lignes au lendemain de l'affaire La Barre au cours de laquelle on a brûlé le *Dictionnaire philosophique* sur le bûcher en même temps que le cadavre du pauvre chevalier²². Voltaire n'a jamais reconnu la paternité de ses livres supposés dangereux, et *a fortiori* d'un brûlot comme *Le Christianisme dévoilé* qui n'était pas de lui. Mais quand il affirme dans la même lettre qu'il a « toujours regardé l'athéisme comme le plus grand égarement de la raison », cela n'est pas vrai : jusqu'au milieu des années 1760, l'athéisme *n'a pas été un problème* pour Voltaire. Mis à part le *Mémoire* posthume du curé Meslier auquel Voltaire a ôté son venin athée en le publiant en tant que *Testament* d'un curé déiste, la libre pensée athée de la première moitié du siècle n'est pas sortie des cercles fermés de quelques personnages de haut rang, à commencer par le régent en personne, libertin notoire, que Voltaire fréquenta dans sa jeunesse. Mieux encore : depuis la *Lettre sur M. Locke* jusqu'à l'opuscule *De l'âme* (1775), Voltaire n'a pas cessé de mettre plus ou moins ouvertement en doute l'existence d'une âme spirituelle et immortelle, et par voie de conséquence une vie après la mort. Dans le *Traité de métaphysique*, où rien n'annonce le futur Dieu « rémunérateur-vengeur » brocardé par Grimm²³, Voltaire ne ressent nul besoin de prêcher des peines et récompenses futures, car il est convaincu qu'on n'a pas besoin d'y croire pour bien se conduire. L'homme, soutient-il, fait spontanément le bien par intérêt ou amour-propre :

Dieu a mis les hommes et les animaux sur la terre, c'est à eux de s'y conduire de leur mieux. [...] Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses désirs effrénés,

20 Ibid.

21 Lettre à Anne-Madeleine de La Tour du Pin de Saint-Julien du 15 décembre 1766 (*Corr.*, D13737).

22 Voir René Pomeau, éd., *Voltaire en son temps*. Paris : Fayard, 1995, II, 244 et 248.

23 *Correspondance littéraire, philosophique et critique*. Ed. M. Tourneux. Paris : Garnier frères, 1877–1882, 16 vols, IX, 117 (1^{er} septembre 1770).

et que, n'ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service ; encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison, il verra qu'il a choisi un très mauvais parti, et qu'il sera puni infailliblement, soit par les châtimens si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtimement, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu ; et dès qu'il est seulement soupçonné, il doit s'apercevoir qu'il est l'objet du mépris et de l'horreur. Or, Dieu nous a sagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais souffrir que les autres hommes nous haïssent et nous méprisent ; être méprisé de ceux avec qui l'on vit est une chose que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais supporter. C'est peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injustices des hommes ; c'est par cette crainte mutuelle que Dieu a jugé à propos de les lier. Ainsi tout homme raisonnable conclura qu'il est visiblement de son intérêt d'être honnête homme. La connaissance qu'il aura du cœur humain, et la persuasion où il sera qu'il n'y a en soi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen, et de remplir tous les devoirs de la vie²⁴.

Et Voltaire d'ajouter : « Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens seraient bien à plaindre ; et il faudrait que ce fussent des monstres de la société, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les sentiments nécessaires à cette société, et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature »²⁵. En 1764, l'article « Athée, athéisme 1 » du *Dictionnaire philosophique* donne raison à Bayle et à son célèbre paradoxe en énumérant les peuples qui ne croyaient pas en Dieu ou à une vie après la mort : les Juifs, les Romains, certains peuples d'Afrique. Si Voltaire croit encore qu'une société d'athées est possible, il ajoute pourtant « que l'athéisme est un monstre très pernicieux dans ceux qui gouvernent ; qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu »²⁶.

24 *Mélanges*, 200–201.

25 *Ibid.*, 202.

26 *Dictionnaire philosophique*. Éd. G. Stenger. Paris : Flammarion, 2012, 121.

Un an plus tard, au cours de l'hiver 1765/1766, Voltaire prépare *Le Philosophe ignorant*, qui n'est pas seulement un livre bilan mais constitue aussi un tournant décisif dans sa carrière philosophique. Sans critiquer l'athéisme – il se contente de décrire puis de réfuter le système de Spinoza sans aucune agressivité –, au milieu des doutes et des incertitudes, Voltaire énumère les raisons de croire en l'existence de Dieu. Il cite à la barre à peu près les mêmes arguments que ceux employés une trentaine d'années plus tôt dans le *Traité de métaphysique*. Le premier, plus immédiatement compréhensible, se déduit de l'ordre de l'univers et de l'apparente finalité de ses parties : « Rien n'ébranle en moi cet axiome : 'Tout ouvrage démontre un ouvrier.' »²⁷. Le deuxième argument est « plus métaphysique », il provient directement de la *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu* de Samuel Clarke, où le théologien anglais avait « démontré » l'existence de Dieu à partir de l'axiome : « puisque quelque chose existe aujourd'hui, il est clair que quelque chose a toujours existé »²⁸. Or il se trouve, constate Voltaire, que ce principe est également à la base du système de Spinoza qui, contrairement à Clarke, en a conclu qu'il n'y avait « réellement qu'une seule substance dans l'univers », et cette substance est Dieu²⁹. Que l'on ne se y trompe pas, poursuit Voltaire : en réalité, « Spinoza ne reconnaît point de Dieu [...]. Il paraît athée dans toute la force de ce terme »³⁰. Non content de rejeter les « dieux du vulgaire », il nie toute providence ainsi que les causes finales. Enfin et surtout, Spinoza « renversait tous les principes de la morale »³¹, même si lui-même faisait toujours preuve d'une conduite exemplaire. On comprend que cette attaque, quoique feutrée, ait profondément blessé les intéressés, la « synagogue » de la rue Royale-Saint-Roch dont certains membres essayaient, au même moment, de concilier athéisme et morale dans un audacieux système philosophique. Dans son compte rendu du *Philosophe ignorant* publié le 1^{er} juin 1766 dans la *Correspondance littéraire*, Grimm prend non seulement la défense du spinozisme, il attaque aussi la philosophie voltairienne dans son cœur même, le déisme : « cela est bon pour professer un article de foi : M. Pluche est un raisonneur de cette force »³². Bientôt, la rupture sera consommée.

27 In *Mélanges*, 872.

28 Samuel Clarke. *Traité de l'existence et des attributs de Dieu, des devoirs de la religion naturelle, et de la vérité de la religion chrétienne*. Amsterdam : J.-F. Bernard, 1727, I, 15. Dans le *Traité de métaphysique*, Voltaire a donné à cet axiome la forme d'une variante du *cogito* cartésien : « J'existe, donc quelque chose existe » (In *Mélanges*, 163).

29 *Le Philosophe ignorant*. In *Mélanges*, 878–879.

30 Ibid., 880.

31 Ibid., 882.

32 *Correspondance littéraire*, VII, 52.

Comment expliquer la volte-face de Voltaire ? Nous n'en savons rien, mais il n'est pas impossible que l'affaire Calas ait laissé des traces. Au chapitre 20 du *Traité sur la tolérance*, Voltaire s'explique pour la première fois sans ambiguïté :

Telle est la faiblesse du genre humain, et telle est sa perversité, qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient pas meurtrières, que de vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein, et quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux faunes, aux sylvains, aux naïades, il était bien plus raisonnable et plus utile d'adorer ces images fantastiques de la Divinité que de se livrer à l'athéisme. Un athée qui serait raisonneur, violent et puissant, serait un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire.

Quand les hommes n'ont pas de notions saines de la Divinité, les idées fausses y suppléent, comme dans les temps malheureux on trafique avec de la mauvaise monnaie, quand on n'en a pas de bonne. Le païen craignait de commettre un crime, de peur d'être puni par les faux dieux ; le Malabare craint d'être puni par sa pagode. Partout où il y a une société établie, une religion est nécessaire ; les lois veillent sur les crimes connus, et la religion sur les crimes secrets³³.

Quoi qu'il en soit, le mythe baylien de l'athéisme vertueux n'est plus de mise. Après la visite de Damienville à Ferney, Voltaire a dû se rendre à l'évidence : les « frères parisiens » descendaient dans l'arène en brandissant l'étendard de l'athéisme qui s'enorgueillissait désormais de la caution scientifique des expériences du prêtre anglais Needham sur les générations spontanées. La maison brûlait et il fallait éteindre l'incendie. Endossant l'habit d'un prêtre anglican, Voltaire publie en mai 1767 quatre *Homélie prononcées à Londres* dont la première est une attaque frontale contre l'athéisme. Dans son compte rendu du 15 juin, Grimm hausse également le ton :

L'église métropolitaine et primatiale des athées de Paris a crié au scandale à propos de la première homélie. Elle a prétendu que le patriarche, avec son rémunérateur et punisseur, n'était qu'un capucin, et que c'était poser les fondements de la morale sur une base bien fragile et bien précaire que de l'établir sur de tels principes, et que l'expérience journalière prouvait combien ces principes avaient peu d'influence réelle sur la conduite des hommes³⁴.

33 In *Mélanges*, 630.

34 *Correspondance littéraire*, VII, 345.

Fin 1767, l'officine de la rue Royale publie *Le Militaire philosophe*, daté de 1768, remaniement d'un célèbre manuscrit clandestin déiste transformé en pamphlet athée par les bons soins de Naigeon. Contrairement à ce qu'on pourrait s'attendre, la réaction de Voltaire est étonnamment mesurée : « On a imprimé en Hollande, écrit-il à Damilaville, des lettres au père Malebranche. L'ouvrage est intitulé *Le Militaire philosophe*. Il est excellent. Il fait une très grande impression dans tous les pays où l'on aime à raisonner »³⁵. Le ton ne change qu'en 1769, après la parution, un an plus tôt, du mythique *Traité des trois imposteurs* sous les presses de Marc-Michel Rey. Soupçonné d'être à l'origine de la publication du brûlot, Voltaire lance une *Épître à l'auteur du nouveau livre des Trois Imposteurs*³⁶ où il réaffirme, dans un vers devenu célèbre, la nécessité d'un Dieu rémunérateur et vengeur : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer »³⁷. En 1770, le *Système de la nature* provoque le scandale que l'on sait et suscite la vive réprobation de Voltaire ; sa brochure *Dieu. Réponse au Système de la nature* publiée dans la foulée est essentiellement destinée à désamorcer la riposte des autorités politiques et religieuses³⁸. « Je ne trouve pas ces messieurs adroits, se lamente-t-il. Ils attaquent à la fois Dieu, le diable, les grands et les prêtres »³⁹. Le patriarche de Ferney considérait la publication du *Système de la nature* comme une erreur tactique impardonnable, une provocation inutile qui tombait mal à propos au moment où les Lumières étaient sur le point de conquérir l'opinion publique. Voltaire craignait le mal irréparable que le *Système* causerait à l'expansion de l'esprit de tolérance, la bataille de sa vie entière. L'Assemblée du clergé publia un solennel *Avertissement* « sur les dangers de l'incrédulité » en date du 6 août 1770. Quelques jours plus tard, l'avocat-général au Parlement de Paris prononça un violent *Réquisitoire* qui aboutit le 18 à une condamnation au feu de sept ouvrages philosophiques, parmi lesquels le *Système de la nature* et *Dieu et les hommes* de Voltaire. « Ce *Système* a tout perdu », se plaignit Voltaire à Gabriel Cramer⁴⁰, et au début de l'année suivante à D'Alembert : « Ce maudit *Système de la nature* a achevé de nous perdre »⁴¹.

35 Lettre du 18 novembre 1767 (*Corr.*, D14536). Voir aussi sa lettre du 8 février 1768 (*Corr.*, D14738).

36 Ce « nouveau livre » des *Trois Imposteurs* est une refonte de *L'Esprit de Spinosa*, deuxième partie de l'ouvrage *La Vie et l'esprit de M. Benoît de Spinoza* paru en 1719. Il fut attribué à tort à d'Holbach et Naigeon.

37 *OCV*, 70A (2016), 241.

38 Nous nous permettons de renvoyer à notre « Voltaire contre le *Système de la nature* », *Cahiers Voltaire* 14 (2021) : 9–38.

39 Lettre à D'Alembert du 27 juillet 1770 (*Corr.*, D16548).

40 Lettre à Gabriel Cramer du mois d'août 1770 (*Corr.*, D16585).

41 Lettre à D'Alembert du 18 janvier 1771 (*Corr.*, D16969).

Alors que les relations entre Voltaire et les frères parisiens étaient encore au beau fixe au début de l'année 1770, cette belle concorde se brisa après ses attaques contre le *Système de la nature* qui se prolongèrent jusqu'en 1771 dans les *Lettres de Memmius à Cicéron*. La fiction épistolaire à laquelle Voltaire a recours n'est que trop transparente : ami de Lucrèce qui lui dédia son poème philosophique *De rerum natura*, Memmius joue ici le rôle du défunt Damilaville vis-à-vis de Cicéron-Voltaire, dont on n'entend pas la voix. Or contrairement au vrai Damilaville, porte-parole des athées parisiens, Memmius défend ici les positions déistes de Voltaire, s'exposant comme lui aux railleries des athées : « Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible* ; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse »⁴². Puis les attaques fusent. Les athées, dit Memmius, font des « suppositions puérides » pour expliquer l'ordre et l'arrangement de l'univers⁴³, mais c'est en dépit du bon sens : « Quiconque dit que la corruption produit la génération est un rustre, et non pas un philosophe ; c'est un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience »⁴⁴. Ces incessantes attaques décident en 1772 l'un des « frères » de la coterie holbachique, Charles-Georges Le Roy, à attaquer Voltaire dans un libelle anonyme outrancier intitulé *Réflexions sur la jalousie, pour servir de commentaire aux derniers ouvrages de M. de Voltaire*, ce qui provoque une réplique violente du patriarche de Ferney, la *Lettre sur un écrit anonyme*⁴⁵. Voltaire a compris que les athées parisiens ne lui ont pas pardonné ses critiques publiques du *Système de la nature* : « Je sais, déclare-t-il, combien on se passionne pour un système chimérique [...]. Trois ou quatre énergi-mènes s'unissent pour décrier, pour injurier, pour perdre même s'ils le peuvent quiconque n'est pas de leur avis »⁴⁶.

Voltaire a-t-il senti qu'il était allé trop loin ? Quelques mois après la publication des *Réflexions sur la jalousie*, il rédige la diatribe *Il faut prendre un parti*, qu'il ne publiera que trois ans plus tard sous le nom de l'abbé de Tilladet. Au lieu d'attaquer les athées, Voltaire donne la parole à l'un d'entre eux qui s'exprime ainsi :

Il est démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et nécessaire existe. Mais de ce qu'il est nécessaire, je conclus que tout ce qui en dérive est nécessaire aussi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puisque

42 In *Lettres philosophiques*, 340–341.

43 Ibid., 341.

44 Ibid., 342.

45 Voir *OCV*, 74A (2006), 165–202.

46 Ibid., 187.

tout est nécessaire, le mal est inévitable comme le bien ; la grande roue de la machine, qui tourne sans cesse, écrase tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas besoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, et qui est esclave de sa destinée comme moi de la mienne. S'il existait, j'aurais trop de reproches à lui faire. Je serais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, et auquel il importerait très peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi, et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Faisons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels sur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, souffrent, et meurent sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une⁴⁷.

Ce discours de l'athée est remarquable pour deux raisons. Premièrement, parce qu'il avoue reconnaître l'existence d'un « principe éternel et nécessaire », concession inadmissible aux yeux des vrais athées mais indispensable pour engager le dialogue avec Voltaire. En réalité, ce « principe » n'est qu'un aveu prononcé du bout des lèvres, car l'athée l'identifie peu ou prou à la nécessité universelle et retombe ainsi sur ses pieds sans rien renier des conséquences « fatalistes » qui en découlent. Deuxièmement, parce que Voltaire, une fois sa concession obtenue, affiche une conformité à peu près totale entre le fatalisme athée et le sien⁴⁸. Les choses en restèrent là, en tout cas jusqu'à la mort de Voltaire.

Une précision s'impose avant d'aller plus loin : malgré les apparences, les attaques de Voltaire contre l'athéisme se concentrent sur une très courte période, des *Homélies prononcées à Londres* publiées en 1767 jusqu'à l'article « Dieu, dieux » paru en 1771 au tome IV des *Questions sur l'Encyclopédie*, en passant par *l'Épître à l'auteur du nouveau livre des Trois Imposteurs*, la brochure *Dieu. Réponse au Système de la nature* et l'article « Athéisme » paru au tome II des *Questions sur l'Encyclopédie*. Deux reproches reviennent avec constance. Premièrement, le matérialisme athée est *absurde* du point de vue

47 *Lettres philosophiques*, 395–396.

48 Sur le fatalisme en général et celui de Voltaire en particulier, voir Christophe Paillard. « Entre science et métaphysique : le problème du fatalisme dans la philosophie de Voltaire ». *Revue Voltaire* 8 (2008) : 207–223, et Gerhardt Stenger. « Voltaire et le fatalisme : du Poème sur le désastre de Lisbonne aux derniers contes ». *Cahiers Voltaire* 14 (2015) : 23–41.

philosophique. « Qu'on me le pardonne, lit-on dans la première *Homélie* sous-titrée 'Sur l'athéisme', il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matière fait des êtres sentants et pensants »⁴⁹. Après avoir brièvement exposé la démonstration métaphysique de Clarke que nous avons déjà rencontrée au chapitre II du *Traité de métaphysique*, le pasteur anglican donne la parole à un « partisan de Straton ou de Zénon »⁵⁰ derrière lequel on reconnaît facilement le Diderot des *Pensées philosophiques* : « le mouvement est essentiel à la matière ; toutes les combinaisons sont possibles avec le mouvement : donc, dans un mouvement éternel, il fallait absolument que la combinaison de l'univers actuel eût sa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille surfaces semblables arrive »⁵¹. Le résumé est à peine caricatural : en 1767, le *Système de la nature* n'a pas encore paru et le matérialisme athée de La Mettrie prenait plutôt sa source dans son étude médicale du corps humain. Les objections du bon pasteur valent ce qu'elles valent, et d'Holbach les balaiera d'un revers de main. Voltaire n'en a cure. La matière, objectera-t-il à l'auteur du *Système de la nature*, est impuissante par elle-même, les êtres vivants n'ont pu naître sans le concours d'une intelligence qui en a modelé les parties en fonction d'un plan établi :

Vous attribuez à la seule matière le pouvoir de la gravitation, le pouvoir de communiquer le mouvement, etc. ; mais c'est ce que vous supposez, et non pas ce que vous démontrez. Il me semble que vous tombez dans le défaut que vous reprochez avec raison à tant de théologiens, de commencer par admettre ce qui est en question. Il faut savoir s'il est possible que la matière s'organise elle-même, qu'elle fasse à la fois des bouches pour manger, des dents pour broyer, un estomac pour digérer, un cœur pour recevoir le sang des veines et pour le rendre aux artères, une matrice pour recevoir et pour nourrir un fœtus qui en sort dans le temps marqué, etc. etc.⁵².

49 In *Mélanges*, 1103.

50 Ibid., 1102.

51 Ibid. Voltaire possédait deux exemplaires des *Pensées philosophiques*. Sur l'un des deux, il a griffonné en marge de la XXI^e *Pensée* : « Remuez du sable pendant une éternité, il n'y aura jamais que du sable. Certainement ce sable ne produira pas des perroquets, des hommes, des singes. Tout ouvrage prouve un ouvrier » (*OCV*, 138 (2010), 136). Voltaire n'a pas compris ou voulu comprendre qu'aux yeux de Diderot, le monde *n'est pas* un ouvrage, c'est-à-dire une construction comportant une finalité.

52 *Dieu. Réponse au Système de la nature*. In *Lettres philosophiques*, 323.

Deuxièmement et surtout, l'athéisme est *nuisible* aux hommes, car il les prive de l'espoir en une vie après la mort et constitue un danger pour la société :

Depuis Job jusqu'à nous, un très grand nombre d'hommes a maudit son existence ; nous avons donc un besoin perpétuel de consolation et d'espoir. Votre philosophie nous en prive. [...] Cette opinion [d'une vie après la mort] n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre ? La mienne est utile au genre humain, la vôtre est funeste ; elle peut (quoi que vous en disiez) encourager les Néron, les Alexandre VI et les Cartouche ; la mienne peut les réprimer⁵³.

La croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur est à la fois une consolation et un frein : « le frein du scélérat, l'espérance du juste »⁵⁴. Une espérance, parce qu'elle promet aux hommes que Dieu les « fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure »⁵⁵. Voltaire touche ici à un aspect essentiel des religions, qui est d'apporter la consolation aux humiliés et opprimés de cette terre en leur faisant miroiter une vie de bonheur infini dans l'au-delà. « De quoi s'agit-il dans notre dispute ? demande-t-il en 1770 à l'auteur du *Système de la nature*. De consoler notre malheureuse existence. Qui la console, vous ou moi ? »⁵⁶.

Plus que les principes métaphysiques, ce sont les conséquences pratiques de l'athéisme qui inquiètent Voltaire. « L'idée de Dieu est nécessaire comme les lois, c'est un frein », note-t-il en marge du *Système de la nature*⁵⁷. La religion est un contrepoids aux mauvais penchants ; sans la crainte d'un Dieu vengeur, les hommes s'abandonneraient à leurs « passions funestes »⁵⁸. Il est démontré, prétend le pasteur anglican des *Homélies*, que l'athéisme « peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales dans la tranquille apathie de la vie privée ; mais qu'il doit porter à tous les crimes dans les orages de la vie publique »⁵⁹. Certes, nous avons un instinct social, que l'éducation développe : « Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'État et de la religion »⁶⁰. Quand les hommes sont gouvernés par des autorités politiques, ils se soumettent volontiers aux lois de la société ; c'est lorsqu'ils se trouvent à la tête des gouvernements, lorsqu'ils ne sont soumis à aucun frein temporel, qu'ils doivent craindre les châtiments divins. Je ne voudrais pas d'un

53 Ibid., 332.

54 *Épître à l'auteur du nouveau livre des Trois Imposteurs*, OCV, 70A (2016), 241.

55 *Homélies prononcées à Londres*. In *Mélanges*, 1107.

56 *Dieu. Réponse au Système de la nature*. In *Lettres philosophiques*, 333.

57 OCV, 139 (2011), 450.

58 *Homélies prononcées à Londres*. In *Mélanges*, 1114.

59 Ibid., 1115–1116.

60 Ibid., 1115.

roi athée, dit Voltaire, il me ferait tuer⁶¹. Lui-même ne croyait pas une seconde au rémunérateur-vengeur, comme il l'a laissé entendre plus d'une fois : « Mon ami, lit-on dans l'article 'Enfer' du *Dictionnaire philosophique*, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous ; mais il est bon que votre servante, votre tailleur, et même votre procureur le croient »⁶². Le Dieu rémunérateur et vengeur, c'est pour le « vulgaire », les sages n'en ont pas besoin.

Il serait cependant bien imprudent de réduire le Dieu de Voltaire à un bon père qui distribue peines et récompenses ici-bas ou dans l'au-delà. À regarder les textes de près, le « rémunérateur-vengeur » brocardé par les « frères parisiens » n'apparaît pas avant le milieu des années 1760 et disparaît dans les derniers traités à partir de 1771⁶³. Fait notable : Voltaire ne cesse de décrire, parfois avec beaucoup d'éloquence et de rage, les misères des hommes sur terre, leurs malheurs et leurs crimes, mais jamais il ne prétend que leurs souffrances fussent la conséquence d'une punition méritée. L'enfer, pourrait-il dire, c'est les autres : « Quelques poètes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les Enfers. Étrange consolation, étrange chimère ! Les Enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois Parques, et les trois Furies, sont des agneaux en comparaison de nos Sylla et de nos Marius »⁶⁴. Le « principe d'action » évoqué dans le sous-titre de *d'Il faut prendre un parti* ne punit ni ne récompense. La vie après la mort est une chimère consolante, mais reste une chimère :

Que le grand Être veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort, qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore, à la bonne heure : je ne veux ni l'affirmer ni le nier, je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange à la prouver clairement, et comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra de douter⁶⁵.

Ce qu'on appelle notre âme n'est rien d'autre qu'un mode de la matière organisée dans le corps. Si la pensée vient des sens, comme il n'est pas permis d'en douter, il n'est guère probable que l'âme subsiste après leur destruction :

61 Voir l'article « Athée, athéisme I » du *Dictionnaire philosophique*. In *Dictionnaire philosophique*, 120.

62 Ibid., 269.

63 Exception faite du conte *Histoire de Jenni* où le docteur Freind défie l'athée Birton de prouver qu'une vie après la mort est impossible. Voir *OCV*, 76 (2013), 117–119. Mais ce conte est un texte de propagande, et son message est fortement tempéré dans l'autre conte de la même époque, *Les Oreilles du comte de Chesterfield*.

64 *Lettres de Memmius à Cicéron*. In *Lettres philosophiques*, 347–348.

65 Ibid., 364.

il faut savoir si l'âme étant une substance, et ayant perdu toute connaissance du mal qu'elle a pu faire, étant aussi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec son corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut et doit, selon notre manière de raisonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaissance ; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette âme le souvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre présente aux délits anéantis dans son entendement, pour la faire la même personne qu'elle était sur terre ; ou bien si Dieu la jugerait à peu près comme nous condamnons sur la terre un coupable, quoiqu'il ait absolument oublié ses crimes manifestes. Il ne s'en souvient plus ; mais nous nous en souvenons pour lui ; nous le punissons pour l'exemple. Mais Dieu ne peut punir un mort pour qu'il serve d'exemple aux vivants. Personne ne sait si ce mort est condamné ou absous. Dieu ne peut donc le punir que parce qu'il sentit et qu'il exécuta autrefois le désir de mal faire. Mais si, quand il se présente mort au tribunal de Dieu, il n'a plus rien de ce désir, s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans, s'il n'est plus du tout la même personne, qui Dieu punira-t-il en lui ?⁶⁶

Dans *Sophronime et Adélos* (1776), enfin, la négation de l'immortalité de l'âme est définitivement débarrassée de ses conséquences réputées fâcheuses : « si Dieu fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instruments de ses décrets absolus »⁶⁷. Voltaire a fini par tourner la page du rémunérateur-vengeur : « J'ai craint longtemps », avoue Sophronime à son interlocuteur, « ces conséquences dangereuses, et c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles »⁶⁸. Affirmer l'existence d'un Dieu impersonnel, d'un « principe d'action » anonyme et inaccessible qui a créé un ordre que rien ne perturbe et qui se désintéresse des cas particuliers, ou nier tout court cette drôle de « divinité », Voltaire convient que cela revient au même : « Ou le monde subsiste par sa propre nature, par ses lois physiques, ou un Être suprême l'a formé selon ses lois suprêmes. Dans l'un et l'autre cas, ces lois sont immuables ; dans l'un et l'autre cas, tout est nécessaire »⁶⁹. Même s'il est impossible de le suivre jusqu'au bout, Naigeon

66 Article « Identité » des *Questions sur l'Encyclopédie*. In *OCV*, 42A (2011), 316. Voltaire ne fait que développer une interrogation qui se trouve déjà dans le *Traité de métaphysique* : « je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort » (In *Mélanges*, 185).

67 In *Mélanges*, 1370.

68 Ibid.

69 Article « Destin » du *Dictionnaire philosophique*. In *Dictionnaire philosophique*, 252. Même idée dans l'article « Franc arbitre » du « fond de Kehl » : « Ou tout est la suite de la nécessité

n'avait pas entièrement tort lorsqu'il croyait déceler chez Voltaire le « lapsus d'une incrédulité radicale »⁷⁰ : « Il ne faut pas croire que lorsqu'il plaide avec tant d'intérêt la cause de Dieu, ce soit sa propre opinion qu'il défende ; [...] il parle bien moins de l'existence de Dieu comme d'un dogme dont la vérité lui est démontrée, que comme d'un dogme utile et nécessaire »⁷¹. Ajoutons que d'Holbach, de son côté, était loin de vouloir instaurer l'athéisme obligatoire pour tous : l'athéisme, estimait-il, n'est accessible qu'à une minorité, aux athées de cabinets dont parlait Voltaire. C'est parce que l'athéisme suppose de la réflexion « qu'il n'est point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes »⁷². Voltaire n'aurait pas désavoué ces lignes....

Il ne faut pas exagérer, sur le plan des idées, la rivalité entre le déisme de Voltaire et l'athéisme philosophique ou, si l'on préfère, le matérialisme athée. Tout en restant convaincu de la nocivité de l'athéisme pour les hommes vivant en société, il effectue, une fois passé le scandale du *Système de la nature*, un rapprochement avec le groupe autour de d'Holbach qui dénote une identité de vues sur presque tous les points essentiels. « Vous rentrez toujours malgré vous dans le système de nos épicuriens », constate, amusé, Callicrate, le représentant des athées parisiens, à Évhémère-Voltaire dans les *Dialogues d'Évhémère*. Et ce dernier de répondre : « Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens, qui sont d'honnêtes gens, très sages et très respectables »⁷³.

Références bibliographiques

- Clarke, Samuel. *Traité de l'existence et des attributs de Dieu, des devoirs de la religion naturelle, et de la vérité de la religion chrétienne*. Amsterdam : J.-F. Bernard, 1727, 2 vol.
- Grimm, Friedrich Melchior. *Correspondance littéraire, philosophique et critique*. Ed. M. Tourneux. Paris : Garnier frères, 1877–1882, 16 vol.

de la nature des choses, ou tout est l'effet de l'ordre éternel d'un maître absolu ; dans l'un et dans l'autre cas nous ne sommes que des roues de la machine du monde » (*OCV*, 34 (2016), 260).

- 70 Alain Sandrier. « Lectures athées de Voltaire : la duplicité du philosophe ». In S. Charles et S. Pujol, éd., *Voltaire philosophe. Regards croisés*. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2010, 141–150 : 142.
- 71 *Encyclopédie méthodique. Philosophie ancienne et moderne*. Paris : Panckoucke/Agasse, 1791–1794, 3 vol., III, 239.
- 72 *SN*, II, 381–382 (II, 8).
- 73 *OCV*, 80C (2009), 141.

- Naigeon, Jacques-André. *Encyclopédie méthodique. Philosophie ancienne et moderne*. Paris : Panckoucke/Agasse, 1791–1794, 3 vol.
- Paillard, Christophe. « Entre science et métaphysique : le problème du fatalisme dans la philosophie de Voltaire ». *Revue Voltaire* 8 (2008) : 207–223.
- Pomeau, René. *La Religion de Voltaire*. Paris : Nizet, 1969.
- Pomeau, René, éd., *Voltaire en son temps*. Paris : Fayard, 1995, 2 vol.
- Sandrier, Alain. *Le Style philosophique du baron d'Holbach. Conditions et contraintes du prosélytisme athée en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*. Paris : Honoré Champion, 2004.
- Sandrier, Alain. « Lectures athées de Voltaire : la duplicité du philosophe ». In S. Charles et S. Pujol, éd., *Voltaire philosophe. Regards croisés*. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2010, 141–150.
- Stenger, Gerhardt. « Le matérialisme de Voltaire ». In B. Fink et G. Stenger, éd., *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné*. Paris : PUF, 1999, 275–285.
- Stenger, Gerhardt. « Le socinianisme dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ». In C. Van Staen, éd., *Rousseau et les Lumières. Mélanges à la mémoire de Raymond Trousson (1936–2013)*. Paris : Honoré Champion, 2016, 205–224.
- Stenger, Gerhardt. « Voltaire et le fatalisme : du *Poème sur le désastre de Lisbonne* aux derniers contes ». *Cahiers Voltaire* 14 (2015) : 23–41.
- Stenger, Gerhardt. « Voltaire contre le *Système de la nature* ». *Cahiers Voltaire* 14 (2021) : 9–38.
- Thomson, Ann. « L'article 'Unitaires' de l'*Encyclopédie* ». In M. Leca-Tsiomis et A. Sandrier, éd., *Diderot, l'Encyclopédie & autres études. Sillages de Jacques Proust*. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2010, 119–128.
- Van den Heuvel, Jacques. *Voltaire dans ses contes. De « Micromégas » à « L'Ingénu »*. Paris : Armand Colin, 1967.
- Voltaire. *Dictionnaire philosophique*. Éd. G. Stenger. Paris : Flammarion, 2012.
- Voltaire. *Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu*. Éd. G. Stenger. Paris : Flammarion, 2006.
- Voltaire. *Mélanges*. Éd. J. Van den Heuvel. Paris : Gallimard, 1961.